

# Le sexe de la science: masculin, féminin, neutre?

R. Levy, Université de Lausanne

Adresse professionnelle: Institut d'Anthropologie et de Sociologie, UNIL,  
BFSH 2, CH-1015 Lausanne, Suisse  
tél. ++21 - 692 31 86, fax ++21 - 692 31 85  
e-mail: Rene.Levy@ias.unil.ch

Adresse privée: Grand'Rue, CH-1083 Mézières, Suisse  
tél. ++21 - 903 11 32

**Mots clé:** science, genre, sexe, sexisme, discrimination, connaissance

## 1. Quel sexe? Quelle science?

Quel est le sexe de la science? Superficiellement, la question peut rappeler celle du sexe des anges, mais elle est autrement plus sérieuse. A défaut d'être original (voir p.ex. Hausen & Nowotny 1986, Hagemann-White 1993) et ayant une qualité surtout rhétorique, le titre qui a été suggéré pour cette intervention est bien à propos. La science, tout en se voulant neutre, face au sexe autant qu'aux valeurs et idéologies, s'avère fortement sexuée. En l'ignorant largement elle-même, elle l'est d'autant plus. Mais à y regarder de plus près, on se rend rapidement compte qu'à l'instar du sexe biologique, le sexe de la science n'est pas un. Comme nous sommes biologiquement sexués sur différents plans - sexe chromosomique, hormonal, cérébral, anatomique, et leur corrélation n'est pas parfaite<sup>1</sup> - la science l'est aussi à plusieurs titres.

D'abord, la science est une pratique humaine. En tant que telle, elle est socialement organisée. Qui dit socialement organisé dit structuré, à la fois sur les plans structurel et culturel. Par rapport aux pratiques scientifiques, leurs présupposés et leurs résultats, il y a donc d'une part à se demander quelles sont les structures organisationnelles et les règles de leur fonctionnement à l'égard du sexe des personnes. Et il y a également à se demander quelles sont les valeurs, les normes, les modèles de classement et d'interprétation en matière de différenciation sexuelle qui caractérisent ce

champ de pratiques. Inutile d'ajouter qu'autant le volet de la forme organisationnelle que celui des contenus sont chacun composite et multiple.

Autant d'aspects pertinents pour tenter de saisir "le sexe" de la science - le singulier du mot "sexe" induit donc ici singulièrement en erreur. Il induit également en erreur par rapport à la notion de "science", car là aussi, les champs se distinguent assez fortement, à la fois du point de vue de la partie du réel qu'ils ont pour objet de connaissance et du point de vue de leurs méthodes. Sans entrer dans la question de comment typologier les sciences - notre question se pose partout, mais en partie différemment selon les domaines - cette contribution privilégie les sciences sociales aux dépens des autres disciplines. Ce sont elles que je connais le mieux, c'est probablement par rapport à elles que la mise en question anti-sexiste a la tradition la plus consistante, et c'est sans doute aussi là que je continue d'avoir mes propres tâches aveugles. J'essaierai donc de balayer devant ma porte, sans supposer pour autant que le travail devant les autres portes serait inutile; la contribution de Lucienne Gilioz s'y intéresse de plus près.

Une troisième délimitation s'impose: celle des domaines de recherche scrutés. Je choisirai mes exemples surtout dans les trois domaines dans lesquels j'ai moi-même travaillé récemment: les études sur la stratification sociale, la famille, et les parcours de vie.

## **2. Formes de sexisme scientifique**

### **a) Les sexes de la science**

Pour revenir aux différents aspects sexués de la pratique scientifique, je distinguerai au moins trois: celui de l'organisation sociale de cette pratique, celui de l'orientation ou du contenu des savoirs qu'elle produit et celui de leur utilisation visée. Je n'aurai pas la possibilité de les traiter tous avec une égale attention; je me concentrerai sur le premier et le deuxième de ces aspects.

### **b) La science comme organisation sociale**

Dans une perspective sociologique, c'est une lapalissade: la pratique scientifique est socialement organisée et relève de toutes les complexités de l'organisation sociale: on y trouve des éléments de hiérarchisation, de pouvoir, de logique de compétition, les particularités d'un système de réputation, des phénomènes de modes intellectuelles,

de spécialisation, des logiques de fonctionnement internes et de différenciation par rapport à d'autres domaines institutionnels. Tous ces aspects sont à examiner quant à leur sexuation, c'est à dire quant au rôle qu'on y fait jouer au sexe, que ce soit directement ou indirectement.

Le système organisationnel scientifique a son histoire séculaire. Difficile d'y comprendre quelque chose par rapport à notre sujet si l'on se limite aux relations de contenu, par exemple aux traditions et influences intellectuelles seulement. Pour aller vite dans un domaine dont je suis loin d'être familier, le système scientifique universitaire européen s'est développé à partir d'une organisation cléricale qui, elle-même, était le produit d'une histoire sociale spécifique. Selon les analyses fascinantes de David Noble (1992), l'exclusivité masculine du monde universitaire et scientifique jusqu'au 19e siècle résulterait directement de son ancrage initial dans les structures ecclésiales et surtout monastiques telles qu'elles se développaient vers la fin du premier millénaire.<sup>2</sup>

Durant les premiers siècles de l'ère chrétienne et surtout en Europe, des tendances très diverses quant au traitement institutionnel des sexes coexistaient. Bon nombre de femmes occupaient des positions religieuses importantes, le clergé était majoritairement marié; les monastères n'étaient pas carrément mixtes mais souvent organisés en parallèle ou double, avec un monastère masculin aux côtés d'un monastère féminin qui entretenaient des rapports réguliers non seulement spirituels et qui étaient souvent dirigés conjointement, que ce soit par un abbé ou par une abbesse. Le principe du célibat du clergé, fortement poussé par des mouvements ascétiques depuis les Esséniens déjà, était dans un premier temps combattu par l'église officielle et ses théoriciens; c'est à peu près à partir du 3e siècle qu'il gagne du terrain, sans pour autant devenir majoritaire avant le tournant du millénaire.

Or les sciences, d'abord entièrement intégrées dans les préoccupations religieuses, se développent au cours du 2e millénaire dans les monastères et plus généralement dans l'univers institutionnel de l'Eglise - les premières universités apparaissent à partir du 12e siècle, et elles ne se libèrent que progressivement de la tutelle ecclésiale.

Selon Noble, on peut voir à l'oeuvre cinq mouvements cumulatifs qui se renforcent mutuellement pour produire cet univers sans femmes que devient et restera longtemps la science: l'ascension de l'ascétisme dans le clergé, l'officialisation des règles patriarcales (exclusion et subordination sociales des femmes) par la papauté, la militarisation du monasticisme, la monasticisation de l'Eglise, et la monopolisation des savoir dans les monastères scolastiques.

La grande continuité de l'exclusion des femmes du monde scientifique se construit donc historiquement à partir 1. de la hiérarchisation de l'Eglise chrétienne, et 2. de la transition, au cours des premiers siècles de son histoire, de l'autorité charismatique et communautaire vers celle de la hiérarchie institutionnelle du clergé, dont la masculinisation finit par devenir exclusive et le demeure pendant des siècles. C'est l'institution ainsi constituée qui monopolise pendant des siècles la production, gestion et diffusion des savoirs, c'est d'elle que s'autonomiseront progressivement les universités et c'est d'elle qu'elles héritent leur androcentrisme érigé en universalisme autodéclaré, aveugle à la dimension du genre. Ainsi, durant des siècles encore, l'autonomie des universités face à l'Eglise, enfin conquise, ne changera rien à leur exclusivité masculine, ni en terre catholique ni en terre protestante. Ce n'est qu'au 19<sup>e</sup> siècle que la question de l'entrée des femmes dans la science devient un sujet fortement débattu. L'historienne sociale allemande Karin Hausen (1986) rapporte les résultats d'une enquête épistolaire auprès de 104 professeurs d'université allemands en 1895 sur l'accès des femmes aux études universitaires dans leurs disciplines respectives. Parmi ces professeurs, une petite majorité accepte (45 pour, 32 contre, 27 d'accord pour des cas exceptionnels et avec des conditions). Les "pour" argumentent surtout des droits humains. Dans le camp des "contre", on voit des scientifiques de renommée avancer des arguments liés à la supposée nature des femmes (les femmes ont des capacités non scientifiques), mais aussi à la valeur intrinsèque du monde masculin que constitue l'université et qu'il s'agit de préserver ("Wissenschaft und Universität sind Männerwerk"). Je suis tenté d'ajouter que la qualité intellectuelle des arguments favorables l'emporte largement sur celle des arguments défavorables comme l'illustre un passage dans la réponse de Max Planck pour qui "les amazones sont contre nature, y compris dans le domaine de l'esprit".

Cette histoire séculaire des institutions scientifiques en tant qu'univers sans femmes, mais dans le cadre de sociétés à très forte différenciation sexuelle, est à elle seule un argument puissant pour justifier toutes les interrogations sur les effets de cette exclusion autant sur la vie interne de l'institution que sur sa production. Tenons-nous d'abord à l'aspect strictement organisationnel sans pour autant nous plonger dans les chiffres (pour la Suisse: Gillioz & Goerg 1982; Dupertuis, Jobin & Messant 1988; Bühlmann, Borkowsky & Seitz 1997; Roux, Gobet & Levy 1997).<sup>3</sup> En Suisse plus tard qu'ailleurs en Europe et en Amérique du Nord, les femmes, après avoir conquis la maturité, conquièrent progressivement les études universitaires, même si leur présence respecte encore assez largement la typification sexuelle des disciplines. Elle conquièrent également, mais encore plus lentement, les sciences comme champ de travail. Là aussi, des décalages très importants demeurent selon les disciplines; beaucoup de femmes en médecine, mais surtout pas dans les spécialités prestigieuses,

beaucoup aussi dans les sciences humaines et sociales, surtout en psychologie, mais très peu dans les sciences de la nature et de la technique. La corrélation négative entre la proportion de femmes et les niveaux hiérarchiques doit être proche de la perfection: alors que quasiment aucun poste de secrétariat universitaire n'est occupé par un homme, je ne pense pas qu'en Suisse à ce jour, on ait déjà vu une femme devenir recteur. Ostensiblement, l'institution scientifique est devenue quelque peu perméable aux femmes au cours du 20e siècle, mais des mécanismes de cloisonnement demeurent très fortement à l'oeuvre. Rappel de l'enquête allemande de la fin du siècle passé, citée par Hausen (1986), où déjà les professeurs opposés à l'entrée des femmes à l'université imaginaient particulièrement mal des femmes comme collègues, alors qu'ils pouvaient les considérer avec moins de peine en tant que subordonnées. Mais ceci est devenu une zone taboue derrière la façade de la correction politique, comme le constate l'introduction rédactionnelle à un volume de l'ancienne revue de l'Université de Lausanne, consacrée aux femmes à l'université: "les 'machos' s'assument mal: aucun auteur n'a voulu s'en faire le porte-parole" (Crettaz & Pidoux 1988).

### **c) La science comme production culturelle**

Sans pousser le relativisme jusqu'à prétendre que les savoirs scientifiques équivalent à d'autres savoirs, il est sans doute utile de rappeler que les sciences sont loin d'avoir le monopole du savoir et de sa production dans nos sociétés. La sociologie de la connaissance telle que développée par Berger & Luckmann (1966), Garfinkel 1967 et d'autres ethnométhodologues, s'intéresse à toutes les formes de savoirs et leur production sociale, et démontre un certain nombre de parallélismes. Ceci vaut plus particulièrement pour la sociologie: tout membre de société développe sa sociologie spontanée sans attendre que des sociologues lui disent comment appréhender les contextes sociaux dans lesquels elle ou il évolue - d'où l'éternelle situation de rivalité potentielle entre les savoirs sociaux et les savoirs de sociologues.

Toutes les sciences évoluent dans le cadre de la société dans laquelle elles sont pratiquées, même si l'institution universitaire et la communauté internationale que forment les disciplines spécialisées établissent des degrés considérables, mais variables et jamais totales d'autonomie par rapport aux influences de la société extra-scientifique. Les sciences sociales sont particulièrement soumises à cet "enchâssement" social, non pas parce qu'elles seraient davantage que d'autres disciplines influencées par des forces utilitaristes, politiques et économiques, étrangères à leur logique disciplinaire, mais par le fait qu'elle se trouvent à étudier un objet qui s'étudie lui-

même. Les connaissances qu'elles produisent entrent en compétition avec les connaissances sociales, les méthodes et les critères de validité qu'elles utilisent sont sans doute plus restrictifs que les ethnométhodes utilisées ailleurs dans la société, mais de ce fait aussi plus restrictifs quant à la portée des informations qu'elles fournissent; la définition des objets de recherche, les découpages conceptuels et définitions de travail restent plus fortement tributaires d'un entendement intuitif et culturel, qui s'est constitué non seulement par la pratique scientifique elle-même, mais par la vie en société des acteurs et actrices de la recherche.

Il ne s'agit pas ici de dénoncer l'utilisation de l'intuition dans la pratique scientifique, je pense au contraire qu'elle est cruciale. Par contre, on peut supposer que cette intuition, dans nombre de sciences de la nature, vu l'éloignement entre leurs domaines d'étude et la vie quotidienne, n'est que très indirectement influencée par les idéologies et stéréotypes qui ont cours dans la société ambiante sauf quand ceux-ci concernent directement les objets étudiés,<sup>4</sup> alors que dans les sciences sociales, il n'est guère possible d'étudier un quelconque terrain de la vie en société qui ne serait pas déjà occupé par des acquis culturels, qu'il s'agit alors d'abord de thématiser, de déconstruire, bref de digérer, avant de pouvoir s'en affranchir ou, peut-être mieux, s'en servir intelligemment dans la recherche. De plus, il est bien évident que ce processus d'appropriation critique des non-dits culturels n'est pas extrêmement stable et doit souvent être repris. C'est d'ailleurs là une des fonctions les plus immédiatement nécessaires du débat scientifique dans les sciences sociales - et c'est là aussi un des aspects où la pratique épistémologique scientifique se distingue le plus clairement de la pratique épistémologique spontanée, quotidienne, de tous les acteurs sociaux.

Sur fond de cette réflexion, il devient moins étonnant de voir les sciences sociales en proie à des mythes et stéréotypes qui ont cours dans la société non scientifique, notamment dans le domaine du sexisme. Mais du moins dans des domaines particulièrement sensibles aux idéologies sexistes, certaines sciences de la nature ne sont pas du tout immunisées contre l'influence idéologique directe. Prenons l'idéologie de la dichotomie sexuelle qui tend non seulement à postuler la bipolarité, mais à la présenter comme un fait naturel. Elle hante la sociologie qui est arrivée à la thématiser de manière différenciée et fort intéressante en évitant de plus en plus la "naturalisation" de ce phénomène socialement construit. Elle a connu le même sort en anthropologie où, pour citer un exemple beaucoup discuté dans les années 1970, la vision qui veut que les sociétés simples soient principalement organisées sur le principe des chasseurs masculins (man the hunter) a été complétée par celle des femmes cueilleuses (woman the gatherer; Slocum 1975, Dahlberg 1981) - on parle désormais de sociétés de chasse et de cueillette. On sait que dans la majorité de ces sociétés, la cueillette garantissait un apport plus important et plus constant que la chasse, et

qu'en plus, l'attribution sexuelle de ces deux types d'acquisition de vivres n'avait pas toujours la forme d'une ségrégation complète. L'idéologie de la dichotomie sexuelle est par contre beaucoup moins thématifiée - et d'autant plus influente - en biologie, si nous pensons p.ex. aux thèses à sens unique sur le fonctionnement du cerveau, notamment par rapport aux deux hémisphères (pour une critique plus systématique de la biologie, voir Bleier 1984, Harding & O'Barr 1987, Longino 1990).<sup>5</sup> Idem pour l'économie et ses théories actuellement dominantes; celles-ci négligent systématiquement l'économie domestique, reposent sur un homo oeconomicus qui est clairement, mais implicitement masculin - elles sont en effet aussi aveugles concernant les inégalités sociales qu'en matière de différenciation sexuelle (Rudolph 1986).<sup>6</sup> On pourrait continuer avec les neurosciences plus généralement, et avec certaines modes pseudoscientifiques réimportées dans les sciences sociales comme la sociobiologie (Tiger & Shepher 1975).<sup>7</sup>

Plus ancien, mais toujours instructif: le modèle parsonien de la famille nucléaire en sociologie, présenté comme socialement nécessaire car supposé en affinité optimale avec la structure des sociétés industrielles par Parsons, le grand théoricien du fonctionnalisme américain (1949) et par son disciple Goode (1963). Les effets de renforcement idéologique de ce modèle jusque dans la littérature pédiatrique et grand public pour jeunes parents ont été dénoncés méticuleusement par Friedan (1963). Le postulat de l'universalité de ce modèle familial (Murdock 1949) a été particulièrement tenace, surtout en sociologie de la famille (Levy 1970), comme le montrent les efforts de Reiss (1965) de sauver le postulat en rendant le modèle plus abstrait,<sup>8</sup> contre l'afflux d'évidences témoignant plutôt d'une énorme diversité interculturelle (Gough 1971).<sup>9</sup> Plus généralement, la sociologie de la famille figure un biais masculin: largement, pour ainsi-dire exclusivement développée par des hommes (surtout aux Etats-Unis où elle est devenue empirique sur base d'enquêtes), elle a longtemps reposé sur des informations venant de femmes, plus facilement atteignables (Safilios-Rothschild 1969) - on retrouve là une véritable caricature du sexisme: les hommes sujets, les femmes objets de la recherche. Il est vrai qu'il peut être embêtant d'interroger les deux conjoints dans les couples, car non seulement est-ce plus difficile à réaliser pratiquement, mais encore faut-il ensuite se confronter aux écarts possibles dans leurs réponses. Il y a somme toutes, diraient les défenseurs de la pratique plus simple, une seule famille, un seul couple qui regroupe les deux, et la théorie systémique, très répandue dans ce domaine, renforce cette conviction. N'est-il pas indifférent de savoir qui c'est qui décide quand on s'intéresse à la force du leadership dans un système familial? Mais peut-être y a-t-il deux univers qui cohabitent au sein même du couple! Un exemple concret? Alors que, dans une recherche allemande (Born, Krüger & Lorenz-Meyer 1996), la quasi-totalité des femmes mariées et âgées

de 60 ans déclaraient au bout de leurs interviews qualitatifs qu'elles avaient, somme toutes, épousé un homme qui ne leur convenait pas, leurs maris, interrogés par la suite, n'en avaient pas le moindre soupçon (voir Bernard 1981 pour un développement conséquent de la thèse de deux univers, et plus généralement Glenn 1987).

Il y a des influences culturelles plus insidieuses, indirectes, et plus difficiles à débusquer, notamment celles qui correspondent à la confusion entre le général et le particulier: l'identification de "homme" et de "humain".<sup>10</sup> Comme exemplification, on peut penser à la femme cachée derrière l'homme dans une très grande partie de la sociologie de la stratification, basée généralement sur enquêtes. Dans ce contexte, "la stratification sociale", donc une dimension fondamentale et générale de l'ordre social, est analysée le plus souvent à partir de données concernant les hommes, pour la raison pratique des taux d'occupation systématiquement plus faibles des femmes (ce n'est pas par hasard que nous trouvons ici l'inverse de la sociologie de la famille). Cette pratique a été dénoncée avec force par Delphy (1977), mais elle demeure relativement répandue jusqu'à nos jours comme en témoigne le volume de débat édité plus récemment par Crompton (1986). Dans une perspective de parcours de vie, cette pratique devient clairement fautive, car les parcours masculins et féminins se distinguent systématiquement: les parcours professionnels masculins sont stables et tendent à l'ascension, les parcours féminins sont interrompus et tendent à la descente, ceci en raison de la division sexuée du travail dans la famille dont il serait arbitraire, mais courant, de supposer a priori qu'elle ne concerne que les femmes. La stabilité même des parcours professionnels masculins est due à l'assignation prioritaire des femmes au foyer - il y a là une complémentarité asymétrique dans l'insertion sociale des conjoints qui rend impossible de considérer les modèles de parcours trouvés chez les hommes comme non sexués et généralisables au delà de la gent masculine, et qui rend également impossible de considérer que la famille, ou plus exactement le travail familial, concerne - dans un sens analytique - uniquement les femmes. Sans femme et organisation familiale traditionnelle, les parcours masculins ne seraient pas ce qu'ils sont actuellement (Krüger & Levy 1999).

#### **d) Organisation de la science, parcours de vie sexués et reproduction de l'androcentrisme**

L'accumulation, très incomplète, d'exemples illustratifs qui précède le montre: l'institution scientifique est clairement dominée par les hommes et par des perspectives théoriques androcentriques, largement insensibles à la problématique du genre, avec

toutes les conséquences que cela suggère. Pour le dire avec un slogan américain: le mainstream est un male stream. De là découle un ensemble de mécanismes de reproduction: le système social de la science décourage les carrières féminines par une multitude d'effets de sélection (culturels, biographiques, structurels, de discrimination directe). Peu habité et influencé par des femmes, par leur vécu et leur culture différentes, il reste à l'abri d'une plus grande sensibilisation à ses distorsions organisationnelles et conceptuelles. Sans pousser plus loin cet aspect des choses, il montre déjà combien la critique féministe est importante pour contrer les tendances à la reproduction de l'androcentrisme dans les pratiques scientifiques. Il importe de réaliser qu'il s'agit ici d'un sexisme de fait. Du point de vue de ses effets, sa partie individuelle, subjective, est presque négligeable, comparée aux parties structurelle et culturelle.

#### **e) La science à l'usage: priorités et approches**

Les usages de produits scientifiques sont divers, ils dépendent de leur domaine d'application. Une distinction s'impose ici qui intéresse directement les sciences sociales: alors qu'une grande partie du développement à partir de la recherche scientifique concerne la vie pratique, certains résultats ou interprétations dans les sciences sociales ont un usage plus politique. Dans les deux catégories, le sujet me paraît aussi intéressant que peu travaillé scientifiquement. L'espace et le temps me manquent pour les développer, je me limite à mentionner des exemples à titre illustratif.

Dans le secteur recherche et développement, le domaine d'application des produits est une source de prestige: des produits destinés aux usines confèrent à leurs concepteurs un prestige supérieur à celui, par exemple, lié au développement de produits utilisés dans les ménages. Cela pose un seul parmi bon nombre de problèmes dans le domaine de la sexuation des technologies (voir p.ex. Janshen 1990). Quelles sont les conséquences de ces différences de prestige sur la sélectivité des investissements, sur la sexuation des experts qui travaillent dans les différents domaines, sur les valeurs culturelles et les intérêts pris en compte, etc.?

Dans la même optique on peut constater que le statut social des objets sur ou avec lesquels on travaille est variable en fonction de leur accessibilité. La démocratisation sexuelle au sens de la dé-masculinisation induit souvent une diminution de statut et, partant, une féminisation des professions concernées; cela était nettement observable dans le domaine de l'informatique au cours des années 60 et 70.<sup>11</sup>

Une toute autre utilisation de produits scientifiques, qui concerne particulièrement, mais non exclusivement les sciences sociales, se situe au niveau de la valeur idéologique des contenus scientifiques. Il semble exister une demande sociale peu affichée, mais très importante pour des modèles de pensée qui donnent une crédibilité scientifique à des idéologèmes sexistes réaffirmant les fondements biologiques des différences de genre. Ce qui est honni sur la façade d'une conception de correction politique pourrait ainsi trouver une nouvelle acceptabilité grâce à sa caution scientifique - et le marché idéologique va bon train pour les neurosciences, les interprétations évolutionnistes en termes de choix rationnel et leurs avatars<sup>12</sup> qui affirment souvent comme scientifiquement démontré des interprétations de données fortement contestables. Il y a là sans doute une tentation pour certains scientifiques de dépasser les restrictions épistémologiques que leur impose la déontologie scientifique et de profiter des largesses des critères moins strictes couramment acceptés dans les pratiques de connaissance populaires, tablant sur le prestige de la source, en l'occurrence scientifique.

Cette deuxième problématique est, elle aussi, pertinente dans les deux optiques, structurelle et culturelle. Son côté culturel est peut-être plus clairement illustré par les débats récents sur le génie génétique lors de la votation fédérale de 1998, concernant lesquels un membre du Biocentre de Bâle, très directement engagé dans la campagne favorable à la liberté sans restriction de la recherche dans ce domaine, commente la sexuation de ce débat: "...the initiative pitted a male-dominated scientific establishment against a coalition that was led by educated, successful women and supported by many of Switzerland's artists. It would be foolish and offensive to posit that women do science differently than men, but it would be equally foolish to deny that they often see life's problems from a slightly different perspective. Only the combined stereoscopic view of both genders reveals life's many dimensions..." (Schatz 1998). Parlant à un public scientifique international, l'auteur ne s'avance pas très loin dans la reconnaissance de la sexuation de la science, mais accepte des différences de mise en perspective de ses problématiques et démarches qui sont directement liées au problème qui nous intéresse ici.

### **3. Comment reconnaître le sexisme dans la production scientifique: le "sexismoscope" de M. Eichler**

La sociologue canadienne d'origine allemande Margrit Eichler (1988, 1997) a développé une check-list pour identifier sept types de distorsions sexistes dans la recherche. Sur la base d'une analyse d'articles publiés dans une série de revues scienti-

fiques américaines autour de 1985, elle montre qu'aucun aspect, aucune étape du travail scientifique n'en est exempt: les théories et interrogations de départ, les dispositifs de recherche ou designs, les logiques de sélection des cas, les méthodes de recueil d'information, les méthodes d'analyse, les interprétations. Voilà un bref résumé des sept types de sexisme scientifique qu'elle décrit:

1. androcentrisme: utilisation et généralisation d'une perspective masculine
2. insensibilité à la sexuation: négliger l'importance sociale du genre
3. dichotomisation sexuelle: contraire de l'insensibilité - réification des différences aux dépens d'éléments communs
4. globalisation conceptuelle: utilisation, p.ex., de la notion de "famille" comme unité analytique de base même dans des cas où les différents membres de cette unité sont concernés différemment par un fait thématifié
5. surgénéralisation: interprétation générale de données concernant seulement l'un des deux sexes
6. double échelle: utilisation de critères différents par genre pour l'appréhension ou l'interprétation de caractéristiques, événements ou faits
7. glorification de genre: transfiguration de différences de genre empirique en caractéristiques normatives de genre, pouvant aller jusqu'à un sexisme à l'envers.

Chacun et chacune parmi nous peut se servir de cette check-list, je dirais surtout comme miroir épistémologique pour nous interroger sur nos propres pratiques.

#### **4. Feed-back de la critique féministe sur les sciences sociales**

On peut bien entendu trouver dans les sciences actuelles, y compris dans les sciences sociales, des exemples très divers, allant du pôle de l'insensibilité complète à la problématique du genre jusqu'au pôle du sexisme à l'envers. Ainsi, on peut aisément trouver des publications qui essaient de tenir compte de notre problématique par une approche mécanique et peu inspirée que l'on peut assimiler à la simple recette du "add-women-and-stir" (ajoutez les femmes puis brassez). Dans cette logique, on inclut par exemple la variable "sexe" dans des analyses multivariées et essaie d'identifier la part de variation qu'elle explique statistiquement en séparant analytiquement ses effets de ceux des autres variables. Une méthode guère plus satisfaisante consiste à ajouter, dans un rapport de recherche, un chapitre ou une digression sur

les femmes, comme s'il s'agissait d'un groupe très spécifique, ou comme si les femmes étaient ou avaient un problème et non les rapports sociaux de sexe. Une pratique pire et à proscrire est celle d'androgyniser le discours mécaniquement, même là où il occulte une réalité sexuée, p.ex. si dans une analyse des conditions de travail dans l'industrie chimique, on présente les résultats comme concernant ouvriers et ouvrières qualifiés alors que la proportion des femmes y est tellement faible qu'on les a exclues des analyses (exemple cité par Krüger 1999). Également à proscrire: le principe de politique corporatiste selon lequel on traite les femmes comme une catégorie sociale à considérer spécifiquement, supposément homogène, que l'on ajoute aux classes sociales, aux groupes ethniques ou à d'autres catégories sociales. Le problème dans toutes ces pratiques biaisées est, dit simplement, la non-reconnaissance de la relative autonomie (non-réductibilité) et équivalence de la catégorie analytique de genre par rapport aux autres critères de structuration sociale.

Malgré de fortes résistances, les sciences sociales sont cependant devenues relativement ouvertes à la critique féministe ou anti-sexiste, d'autant plus que cette critique n'y est plus seulement apportée de l'extérieur, mais qu'elle se manifeste à l'intérieur de la discipline en se servant de ses outils conceptuels propres, comme le constate England dans un bilan récent (1999) pour la sociologie. Selon elle, cette discipline n'importe plus autant qu'avant les idées du débat féministe qui se déroulerait en dehors d'elle, car ayant établi assez fermement la problématique de genre comme un domaine de recherche en son sein, elle devient productrice, voire exportatrice dans ce flux d'analyses critiques (en témoignent des volumes représentatifs tels ceux édités par Hess & Ferree 1987 ou Myers, Anderson & Risman 1998). J'ajoute que si cette évolution est à mon sens décrite de manière adéquate pour les sciences sociales en général, il faut déplorer la faiblesse institutionnelle des études et recherches genre en Suisse (Burri, Fleischmann & Pagnossin-Aligisakis 1998, voir aussi ASSH 1999).

\* \* \*

Au terme de cette présentation, il ne reste qu'à reprendre la réponse donnée au début: les sciences sont clairement sexuées, dans leur organisation aussi bien que dans leurs contenus; cela crée des distorsions importantes dans leur production intellectuelle qu'il ne suffit pas de dénoncer. Contraires au projet de connaissance officiel de toute démarche scientifique, ces distorsions se combattent, non pas par des postulats essentialistes ou par l'abandon des idéaux scientifiques, mais par leur explicitation et l'intégration critique de leurs présupposés dans la démarche des différentes disciplines.

---

<sup>1</sup> Pour être précis, il faudrait distinguer ces aspects selon leur appartenance aux processus de sexualisation primaire ou secondaire, ce qui n'a cependant pas d'importance pour l'argumentation qui suit. Soulignons simplement que cette liste ne suppose en rien une origine exclusivement biologique (génétique, hormonale...) des éléments énumérés. En ce qui concerne les termes de sexe et genre, le premier sera utilisé pour se référer à un critère de classement social (y compris scientifique), le deuxième quand il s'agit de souligner la dimension de différenciation sociale. Cette distinction me paraît utile en dépit de sa récente critique féministe, à condition de ne pas l'utiliser pour sous-entendre un caractère unilatéralement a-social des formes de sexualisation observables.

<sup>2</sup> Le rôle restreint réservé aux femmes depuis la Renaissance dans les sciences modernes a été décrit par Schiebinger (1990) - rôle restreint dans le double sens de la rareté des femmes actives dans le domaine scientifique naissant et de leur subordination et marginalisation progressives. Ce processus d'éloignement des femmes par les hommes était tout sauf invisible aux intéressées, comme il ressort d'une citation de Margaret Cavendish, philosophe et duchesse de Newcastle, qui écrit en 1663 "(I) cannot ... publicly ... preach, teach, declare or explaine (my works) by words of mouth, as most of the famous philosophers have done, who thereby made their philosophical opinions more famous than I fear mine will ever be...".

<sup>3</sup> Pour ajouter une illustration concrète venant d'une institution mondialement connue - et qui s'est résolue à prendre le taureau par les cornes, lisons cette citation: "That evidence led to the creation of the Committee on Women Faculty in the School of Science, which in turn documented that - through subtle and largely unconscious discrimination - most of the senior female professors in the school had received lower salaries and fewer resources for research than their male counterparts, and had been excluded from significant roles within their departments. Once the committee presented its preliminary findings to Robert J. Birgeneau, the dean of the school, in 1995, he took prompt action to redress inequities" (Hopkins 1999).

<sup>4</sup> Les exceptions ont évidemment leur importance: il s'agit surtout des interrogations qui portent, d'une manière ou d'une autre, sur un quelconque aspect de la sexualisation, interrogations qui se trouvent notamment dans les sciences de la vie.

<sup>5</sup> Les études critiques des pratiques scientifiques, notamment celles qui s'inspirent du constructivisme, deviennent plus pointues et s'attaquent de plus en plus concrètement à la construction, par ces pratiques, des liens expérimentaux en laboratoire et de leurs interprétations. Un exemple classique est la biographie de la prix Nobel en biologie Barbara McClintock par Evelyn Fox Keller (1984), un exemple tout récent est l'étude des expériences en génétique moléculaire sur le dimorphisme sexuel chez *Drosophila* où, selon les analyses de Kraus (1999), une avance décisive des recherches expérimentales après une longue stagnation a été rendue possible par le fait de "dénaturaliser" le sexe dans les pratiques et conceptions de recherche.

---

<sup>6</sup> La théorie du choix rationnel, issue de l'économie (Becker 1981), mais présente depuis longtemps en sociologie (Boudon 1973), est une base conceptuelle particulièrement conséquente qui favorise, par son individualisme exclusif, la dénégation de toute forme de discrimination sexiste. Un exemple récent se trouve dans les écrits de Hakim (1998, 1999) qui interprète ses données sur la segmentation sexuelle du marché de l'emploi strictement en termes de choix individuels ("preference theory").

<sup>7</sup> Voir aussi Spiro (1996) qui "explique" par exemple le retour "spontané", dans les kiboutzim en Israël, au principe de la socialisation individuelle des enfants dans les familles, par l'inscription génétique des différences homme/femme à cet égard.

<sup>8</sup> Murdock (1937 et 1949, repris critiquement par Oakley 1974, 166) a été un des premiers anthropologues modernes à affirmer, sur une base empirique, la véracité du mythe des différences de sexe universelles. Reiss (1965) fait la démonstration que les affirmations, déjà affinées, de Murdock (1949), selon lesquelles quatre fonctions (reproduction - sexualité - production - socialisation) seraient universellement remplies par l'unité familiale nucléaire, ne tiennent pas le test empirique. Toutefois, il tente de sauver le postulat de l'universalité moyennant une plus grande abstraction conceptuelle: ce qui demeure universel selon lui, c'est la "nurturant socialization": "The family institution is a small kinship-structured group with the key function of nurturant socialization of the newborn". (Notons que cette universalité connaît des exceptions très proches à notre culture, p.ex. la pratique très répandue en Europe des nourrices.)

<sup>9</sup> On pourrait également citer en anthropologie l'influence de l'idée, longtemps même pas thématifiée, que la reproduction sexuelle est fondamentale à la compréhension des systèmes de parenté alors qu'elle est en fait extrêmement variable (Schneider 1984).

<sup>10</sup> Je ne résiste pas à la tentation de rappeler que ce schéma est interprété par Marx et Engels, dans le contexte des classes sociales, comme l'expression d'une stratégie culturelle hégémoniale: la vision du monde propre à une catégorie sociale est présentée comme universellement pertinente. Dans le cas des sciences sociales et des sexes, il ne s'agit peut-être pas d'une stratégie subjectivement délibérée, mais la tenacité de certains promoteurs scientifiques laisse songeur.

<sup>11</sup> Je n'aborde pas ici la question de l'orientation des innovations technologiques selon le sexe de leur destinataire ou utilisateurs escomptés ou selon leur impact différentiel sur les deux sexes, car il me semble que la situation est ici loin d'être clarifiée, que ce soit conceptuellement ou empiriquement, dont une des raisons est probablement l'enchevêtrement d'intérêts différents dans la construction sociale des technologies (voir pour des tendances divergentes p.ex. Janshen 1990 et Wajcman 1991, 1998).

<sup>12</sup> Que l'on pense ici à la fameuse thèse sociobiologique de l'égoïsme que l'évolution primerait dans la combinatoire des gènes, popularisée par des auteurs comme Dawkins (1978). On a déduit de ce genre

---

de postulat que des parents de statut social élevé devraient investir (notamment en termes de formation, ou dans le jargon idoine, de formation de capital humain) surtout dans leurs fils alors que des parents de statut social inférieur devraient favoriser leurs filles (voir pour une discussion et réfutation empirique Freese & Powell 1999).

## 5. Bibliographie

- ASSH 1999, Dossier Gender Studies in der Schweiz. Académie suisse des sciences humaines et sociales, *Bulletin* 2, 29-36.
- Becker, Gary S. 1981, *A Treatise on the Family*. Harvard University Press, Cambridge.
- Bernard, Jessie 1981, *The Female World*. Free Press, New York.
- Bleier, Ruth 1984, *Science and Gender. A Critique of Biology and Its Theories on Women*. Pergamon Press, New York.
- Born, Claudia, Helga Krüger & Dagmar Lorenz-Meyer 1996, *Der unentdeckte Wandel. Annäherung an das Verhältnis von Struktur und Norm im weiblichen Lebenslauf*. Sigma, Berlin.
- Boudon, Raymond 1973, *L'inégalité des chances*. Armand Colin, Paris.
- Bühlmann, Jacqueline, Anna Borkowsky & Werner Seitz 1997, *Auf dem Weg zur Gleichstellung? Aktualisierung der zentralen Indikatoren 1997*. Bundesamt für Statistik, Bern.
- Burri, Regula, Irène Fleischmann & Elisabetta Pagnossin-Aligisakis 1998, *Etudes Femmes / Etudes Genre en Suisse: Etat des lieux de l'enseignement et de la recherche 1995-97*. Rapport FOP 51/1998, Conseil suisse de la science, Berne.
- Crettaz, Fabienne & Bernadette Pidoux 1988, L'insoutenable légèreté de la femme (éditorial). *UniLausanne* (La femme à l'université) 55, 1.
- Crompton, Rosemary 1986, *Gender and Stratification*. Polity Press, Cambridge.
- Dahlberg, Frances (ed.) 1981, *Woman the Gatherer*. Yale University Press, New Haven.
- Dawkins, Richard 1978, *The Selfish Gene*. Granada, London.
- Delphy, Christine 1977, Les femmes dans les études de stratification. In: Andrée Michel, *Femmes, sexisme et société*. PUF, Paris, 25-38.
- Eichler, Margrit 1997, *Family Shifts. Families, Policies, and Gender Equality*. Oxford University Press, Toronto.
- Eichler, Margrit 1988, *Nonsexist Research Methods: A Practical Guide*. Allen & Unwin, London.

- England, Paula 1999, The Impact of Feminist Thought on Sociology. *Contemporary Sociology*, 28(3), 263-268.
- Freese, Jeremy & Brian Powell 1999, Sociobiology, Status, and Parental Investment in Sons and Daughters: Testin the Trivers-Willard Hypothesis. *American Journal of Sociology* 104(6), 1704-43.
- Friedan, Betty 1963, *The Feminine Mystique*. Norton, New York.
- Garfinkel, Harold 1967, *Studies in Ethnomethodology*. Prentice-Hall, Englewood Cliffs.
- Gillioz, Lucienne & Danielle Goerg 1982, L'imp-science des femmes. Contribution chiffrée à l'étude des formes que prenbnent les rapports de domination entre hommes et femmes dans le champ scienifique et académique suisse. *Revue suisse de sociologie* 8(2), 373-397.
- Glenn, Evelyn Nakano 1987, Gender and the Family. in: Beth B. Hess & Myra Marx Ferree (eds.), *Analyzing Gender. A Handbook of Social Science Research*. Sage, Newbury Park, 348-380.
- Goode, William J. 1963, *World Revolution and Family Patterns*. Free Press, Glencoe.
- Gough, Kathleen 1971, The Origin of the Family. *Journal of Marriage and the Family* 33(4), 760-771.
- Hagemann-White, Carol 1993, Wie männlich ist die Wissenschaft - wie weiblich kann sie sein? *Wissenschaft und Forschung* (Beiheft 59), 17-39.
- Hakim, Catherine 1998, *Social Change and Innovation in the Labour Market: Evidence from the Census SARs on Occupational Segregation and Labour Mobility, Part-Time Work and Student Jobs, Homework, and Self-Employment*. Oxford University Press, Oxford.
- Hakim, Catherine 1999, Models of the Family, Women's Role and Social Policy. *European Societies* 1(1), 33-58.
- Harding, Sandra & Jean F. O'Barr (eds., 1987, *Sex and Scientific Inquiry*. University of Chicago Press, Chicago.
- Hausen, Karin 1986, Warum Männer Frauen zur Wissenschaft nicht zulassen wollen. in: Karin Hausen & Helga Nowotny (Hg.), *Wie männlich ist die Wissenschaft?* Suhrkamp, Frankfurt/Main, 31-40.

- Hausen, Karin & Helga Nowotny (Hg.), *Wie männlich ist die Wissenschaft?* Suhrkamp, Frankfurt/Main.
- Hess, Beth B. & Myra Marx Ferree (eds.) 1987, *Analyzing Gender. A Handbook of Social Science Research*. Sage, Newbury Park.
- Hopkins, Nancy 1999, *MIT and Gender Bias: Following Up on Victory. The Chronicle of Higher Education* ([http://chronicle.com/colloquy/99/gender\\_bias/background.htm](http://chronicle.com/colloquy/99/gender_bias/background.htm)).
- Janshen, Doris (Hrsg.) 1990, *Hat die Technik ein Geschlecht? Denkschrift für eine andere technische Zivilisation*. Orlanda Frauenverlag, Berlin.
- Keller, Evelyn Fox 1984, *A Feeling for the Organism: The Life and Work of Barbara McClintock*. Freeman, New York.
- Kraus, Cynthia 1999, *Sex-in-the-Making: The Odd Life of "Sexual Difference" in Drosophila Sex-Determination Research*. Lecture presented at the Rhetoric Department, University of California, Berkeley.
- Krüger, Helga 1999, Methodisch-methodologische Fragen der "gender"-Sensibilität in der Forschung. *Vortragsmanus.*
- Krüger, Helga 1998, Geschlechtersensible Chancenforschung. *WSI-Mitteilungen* 51(2), 971-984.
- Krüger, Helga & René Levy 1999, Life Courses through Work and the Family: Theorizing a not so Visible Nexus between Women and Men. *4th European Conference of Sociology*, 18-21 août 1999, Amsterdam (manuscrit).
- Levy, Marion J. 1970, Some Hypotheses about the Family. *Journal of Comparative Family Studies* (republié par Hans Peter Dreitzel (ed.), *Family, Marriage, and the Struggle of the Sexes. Recent Sociology Nr. 4*, Macmillan, New York 23-41.
- Longino, Helen E. (1990), *Science as Social Knowledge. Values and Objectivity in Scientific Inquiry*. Princeton University Press, Oxford/Princeton.
- Murdock, George P. 1949, *Social Structure*. MacMillan, New York.
- Murdock, George P. 1937, Comparative Data on the Division of Labor by Sex. *Social Forces* 551-553.

- Myers, Kristen A., Cynthia D. Anderson & Barbara J. Risman (eds.) 1998, *Feminist Foundations. Toward Transforming Sociology*. Sage, Thousand Oaks.
- Noble, David F. 1992, *A World Without Women. The Christian Clerical Culture of Western Science*. Knopf, New York.
- Oakley, Ann 1974, *Woman's Work. The Housewife, Past and Present*. Random House, New York.
- Parsons, Talcott 1949, Age and Sex in the Social Structure of the United States. in: *Essays in Sociological Theory*. Free Press, Glencoe, 223 ss.
- Reiss, Ira L. 1965, The Universality of the Family. A Conceptual Analysis. *Journal of Marriage and the Family* 27, 443-453.
- Roux, Patricia, Pierre Gobet & René Levy 1997, La situation du corps intermédiaire dans les Hautes Ecoles suisses. *Série "Formation supérieure" no. 14*, Conseil suisse de la science, Berne.
- Rudolph, Hedwig (1986), Der männliche Blick in der Nationalökonomie, In: Karin Hausen & Helga Nowotny (Hg.) *Wie männlich ist die Wissenschaft?* Suhrkamp, Frankfurt a.M., 129-144.
- Safilios-Rothschild, Constantina 1969, Family Sociology or Wives' Family Sociology? A Cross-Cultural Examination of Decision-Making. *Journal of Marriage and the Family* 31, 290-301.
- Schatz, Gottfried 1998, The Swiss Vote on Gene Technology. *Science* 281, 18. 9. 1998, 58-59.
- Schiebinger, Londa 1990, *The Mind Has no Sex? Women in the Origins of Modern Science*. Harvard University Press, Cambridge.
- Schneider, David A. (1984), *A Critique of the Study of Kinship*. University of Michigan Press, Ann Harbour.
- Slocum, Sally 1975, Woman the Gatherer: Male Bias in Anthropology. in: R.R. Reiter (ed.), *Toward an Anthropology of Women*. Monthly Review Press, New York, 36-50.
- Spiro, Melford 1996, *Gender & Culture. Kibbutz Women Revisited*. Transaction, New Brunswick.

Tiger, Lionel & Joseph Shepher 1975, *Women in the Kibbutz*. Harcourt-Brace-Jovanovich, New York.

Wajcman, Judy 1998, Male Designs on Technology. in: Bettina Heintz & Bernhard Nievergelt (Hg.), *Wissenschafts- und Technikforschung in der Schweiz. Sondierungen einer neuen Disziplin*. Seismo, Zürich, 21-38.

Wajcman, Judy 1991, *Feminism Confronts Technology*. Polity Press, Cambridge.

West, Candace & Don H. Zimmermann 1987, Doing Gender. *Gender and Society* 1/2, 125-151.